

Notes sur quelques anciens usages vaudois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **18 (1880)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185803>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Notes sur quelques anciens usages vaudois.

Recueillies de diverses conversations avec des vieillards, surtout à Dommartin et à Lavaux, et lues à la Société d'Emulation à Vevey, le 23 février 1824.

(Voir le *Conteur Vaudois* du 17 avril).

Un des plus fameux charivaris dont on ait gardé le souvenir est celui que les jeunes gens de la paroisse de St-Saphorin en Lavaux entreprirent en 1797. Ils parcouraient à chaque fois tous les villages dépendant des deux cures de cette paroisse. Le baillif les fit menacer inutilement. Enfin, comme ce magistrat redoutable commençait à se fâcher tout de bon, les autorités locales lui dénoncèrent quelques-uns des acteurs, qui furent cités à comparaître au château de Lausanne. On les mit en prison, mais on ne savait pas qu'ils avaient été suivis secrètement par 3 ou 400 des leurs qui arrivèrent bientôt dans la cour demandant la liberté des détenus et disant qu'ils étaient tous coupables autant qu'eux.

Le baillif, trop faible peut-être, se laissa persuader, se contentant de dire aux détenus relâchés qu'on les ferait juger ensuite et de recommander à chacun de se débâter pour traverser la ville. Ils obéirent tous, mais ils s'attendaient tous sur la place du Grand-Pont, à Lutry, où les garçons de cette ville leur apportèrent le vin d'honneur. Ils continuèrent ensuite leur route jusqu'à St-Saphorin, où ils se débâterent. On prétend que le baillif fut fortement improuvé, mais quoi qu'il en soit, les enquêtes ne se prolongèrent pas et ceux qui en furent les victimes ne furent condamnés qu'à des amendes assez légères, qu'ils eurent soin de répartir entre eux tous. On présume que les approches de la révolution et la bonne note que s'étaient faites à Berne les IV paroisses de la Vaux, contribuèrent à faire ainsi passer l'éponge sur toute cette affaire. Mais revenons à notre sujet.

Ceux qui ne veulent pas contribuer lors de leur mariage aux divertissements de la jeunesse ne sont pas les seuls que l'Abbaye des garçons condamne au charivari. On le fait quelquefois à ceux que le public croit coupables d'actions indécentes que les lois ne peuvent pas atteindre ou qu'elles paraissent traiter trop doucement. Dans quelques villages, on le faisait même aux jeunes garçons qui épousaient de vieilles veuves ou aux veuves qui épousaient des garçons. Dans certains cas scandaleux, on substituait aux charivaris dans les paroisses de la Vaux ce qu'on appelle le *Cri des vignes*. Voici en quoi il consiste. Dans le temps des grands ouvrages et surtout en *effeuilles* ou en vendanges, lorsque des bandes de travailleurs se voient de loin en loin sur tous les coteaux, une des bandes interpelle la bande voisine, et il s'établit à voix la plus haute possible un entretien sur le sujet en question. On entremêle les récits de tout ce qu'on peut trouver de plus burlesque et de plus malin. Le patois est le langage admis et on recherche les phrases courtes et sententieuses.

La bande qui a commencé laisse, de moment en moment, à la bande qu'elle a interpellé, le temps d'interpeller à son tour la bande suivante, et ainsi de bande en bande, tellement qu'on a entendu ces cris se propager de proche en proche depuis les portes de Vevey au village de Pully, où le vignoble est interrompu. De temps en temps toutes les bandes poussent des cris ou huchent de concert, ce qui fait un vacarme épouvantable sur tous les points à la fois de cet espace, qui est de plus de 3 lieues. La dernière de ces scènes bruyantes a eu lieu en 1798, à l'occasion de deux filles de Cully, qui se laissaient courtiser par deux soldats français. Et comme le lieu choisi par les amoureux pour se conter fleurette était situé derrière les buttes du tirage, le *Cri des vignes* fut : *Gare la première* ou *Gare la seconde*. C'est ce qu'on crie au marqueur de la cible à laquelle on vise. Cette allusion au lieu du rendez-vous désignait suffisamment, sans les nommer, les personnes qu'on avait en vue.

Le singulier usage que nous venons de décrire prit fin après la Révolution. Les charivaris même sont moins fréquents, et les abbayes de jeunes gens plus modérées, les lois en réprimant les abus avec plus d'énergie qu'autrefois. Car il fut un temps où l'on ne pouvait danser qu'aux noces, ce qui explique l'ardeur avec laquelle la jeunesse faisait le charivari aux époux qui cherchaient à les priver de ce privilège. Les règlements souverains sont même allés jusqu'à fixer le nombre des danses que chacun pouvait y faire. Cette rigueur était fondée sur la crainte des rixes quelquefois sanglantes et des désordres de toute espèce auxquels se portaient les jeunes gens privés de vin pendant toute l'année et qui s'en dédommageaient avec excès dans ces occasions.

Tserdena, le 26 de mai 1880.

Monsu le Rédacteu,

Vo z'ô publié l'autro dzoï onna dzanlhie qu'on a betâie su le cotson de clliau de Tserdena, kâ ne sé pô se jamé clli pouro *Six pouces* l'a fé et det onna parôre bedannéri. Dein ti lè ca, no sein prau solido et prau crâno po no fotre de cein qu'on pau dere su noutron compto. Cein que me fô pliési, l'est d'itre assurô que n'est pas voutron secretéro po le patois que l'a grifounô cllia grandoise, puisque l'est bordzô de Tserdena et que l'est on bon bougro. Se n'ein irè autrameint, sarai onna vergogne po noutra quemouna d'avô à fére à n'on parô citoyein.

Voutre n'histoire dô veni de pê Vevô, que l'est binsu on caca-povre que l'a fabrequôie; eh bin! monsu, vo vé derè, mè, porté on dit *caca povre* à clliau brama-fan de pê Vevô, kâ vu bin frémô avoué vo po quartetta que vo le séde pô. Lâi a dza grand teimps que l'ont été batsi dinsè; l'est ein dize-sa-ceint-noinantè-six. Attequie porté :

On matin de la St-Déni, ion de pê Pauilly vô